

UNE IMAGE DU VÉCU DE DÉPORTÉ DE L'ABBÉ PIERRE LABAUME

Tiré de son ouvrage *Souvenirs de Bergen-Belsen*

L'abbé Pierre Labaume était un prêtre du diocèse d'Angers. Arrêté pour faits de Résistance il est condamné à la déportation.

Successivement interné à Buchenwald sous le n° 42 485, puis à Laura et à Bergen-Belsen, sous le n° 1787, il est finalement envoyé à Dachau, sous le n° 135 736, où il rejoint les ecclésiastiques regroupés par les SS, pour leur interdire tout contact spirituel avec les autres déportés.

Il en sortit à la Libération et rejoignit son diocèse.

Il accepta d'écrire un document en mémoire de ses camarades, paru en mars 1989, et intitulé *Souvenirs de Bergen-Belsen - 26 mai 1944 - 26 novembre 1944*.

Il est aujourd'hui décédé.

Avant-propos

Je n'ai jamais consenti à écrire mes souvenirs. Aujourd'hui je suis décidé à relater ceux de mon séjour au camp de Bergen-Belsen. J'ai accepté de le faire par amitié pour Aimé Blanc à qui je ne sais rien refuser et par sympathie pour le curé de Bergen où se trouve le camp de Belsen. Ce curé tout nouveau s'intéresse beaucoup au camp et recherche des témoignages vécus. Comment lui refuser, étant donné ce qui suit.

Dès la fin de la guerre les catholiques de Bergen, minoritaires en leur religion, ont élevé leur église paroissiale sous le signe de la réparation des crimes commis au camp.

Tous les ans, l'évêque d'Hildesheim organise et préside un chemin de Croix sur les nombreuses fosses du camp. Les protestants y prennent part eux aussi. Il y a une quinzaine d'années, alors que je conduisais un groupe de famille des victimes du camp, le curé d'alors m'a présenté à lui. Il m'a proposé de concélébrer avec lui, au camp, la messe qui précédait le Chemin de Croix. Et dans une homélie vibrante il a rappelé à ses fidèles, saluant notre groupe, leur devoir de revenir non pas en touristes mais en pèlerinage pour réparer et méditer afin que pareille horreur ne puisse jamais se renouveler.

Départ de Laura à Bergen-Belsen

Je revois encore, la veille de mon départ du *Revier* de Laura, le visage malheureux du Docteur Cliquet. C'était un ami. Il venait me dire que je faisais partie d'un "transport" de malades pour le camp de Bergen-Belsen. Il se désolait de n'avoir pu me rayer de la liste. Et il cherchait à me consoler de notre séparation en m'assurant que ce camp, encore inconnu il y a deux mois, était prévu pour les convalescents. Mais nous n'étions dupes ni l'un ni l'autre. Je ne me faisais pas d'illusion sur ce que laissait présager tout changement de camp. Et Cliquet lui-même semblait, malgré ses explications, tout aussi sceptique que moi.

Depuis plusieurs semaines, j'étais au *Revier* (infirmerie) du Kommando de Laura (satellite de Buchenwald). Je souffrais d'un phlegmon à la cuisse droite, de trois abcès à la fesse gauche et de deux au scrotum. La fièvre, une sorte de septicémie, était intense, avec une forte production de pus mousseux. Comme tous ceux qui étaient ceux désignés pour Belsen, j'étais dans un triste état.

Au *Revier* régnait sur les malades et les soignants un kapo Allemand qui compensait ses modestes connaissances médicales par la fantaisie de son diagnostic et de sa technique chirurgicale. Le docteur Cliquet, bien qu'authentique médecin n'avait d'autre titre que celui d'aide soignant entièrement aux ordres du kapo. Il était pour tous d'un admirable dévouement. Chaque jour il venait clandestinement en courant de grands risques me faire de nouveaux pansements. Pour mon départ il réussit à subtiliser, au lieu du papier qui était en règle, quelques bandes de gaze pour me faire un pansement sérieux en vue d'un voyage pénible. Revêtu d'un bleu à peu près convenable je fus mis dans un charreton et descendu par un chemin de traverse jusqu'au wagon où nous allions tous nous retrouver pêle-mêle, entassés les uns à côté des autres. Me voyant partir, mes camarades hochaient la tête. Cliquet, paraît-il, exprima la pensée de tous : "*Labaume, s'il fait le voyage, c'est tout ce qu'il peut faire.*"

Mais le plus piquant de l'histoire, c'est qu'après mon retour de déportation un déporté de Laura que j'avais connu annonçant au comité d'accueil de la ville de Tours la mort de plusieurs hommes du Kommando crut pouvoir assurer : "*L'abbé Labaume, je ne l'ai pas vu mourir mais il est mort.*" Il y avait deux jours que j'étais rentré à Tours. On est venu chez moi pour vérifier que j'étais bien le même. J'ai reçu du courrier pour demander confirmation de ma mort. Si j'écris ces souvenirs, c'est pour montrer que non, décidément, ce n'était pas la joie !

Arrivée à Bergen-Belsen

La soldatesque nazie, qui s'octroyait nos vies, prétendait aussi imposer l'aide de Dieu. Sur leurs boucles de ceinturon était gravé *Got mit Uns*.

Il fallut trente heures de voyage et de brimades. Dans le wagon, les morts avaient fait de la place et servaient de banquette aux plus valides.

Le 26 mai 1944, en début de soirée, nous en sortons au quai de débarquement en pleine nature, à environ trois kilomètres du camp de Belsen.

Comment me suis-je retrouvé allongé près d'un mur devant lequel on nous avait alignés, les plus valides debout, les autres assis ou couchés, je ne saurais dire...

Ce dont j'ai souvenir, c'est que devant nous passait un groupe de SS et de déportés. Après son passage, un jeune Russe s'approcha de moi et à force coups de pieds dans les reins "m'invita" à me lever. J'y réussis avec peine ; mais avant d'être debout je retombai évanoui. Et ceci trois fois de suite... Alors, convaincu que je n'y mettais pas de mauvaise volonté, il me prit par les bras et un autre par les jambes. Arrivés près d'un camion où étaient déjà entassés des camarades, ils me balancèrent dans le camion où je m'écrasai sur eux, dans des cris et des gémissements.

C'est ainsi que j'ai débarqué au Block IV du camp de Bergen-Belsen.

Je me suis retrouvé couché avec un Russe à trente centimètres du sol dans un lit ou ce qui en tenait lieu. Comment appeler des étagères à deux niveaux composées de rectangles de planches de la taille d'un homme ?

Le soir venu, je suis interpellé en français : "*Allez debout*". C'était le grand voyou de Pierrot dont il sera question plusieurs fois. Je lui dis : "*Aide-moi, tu vois bien que je ne peux pas*". Il me répond : "*Mon vieux, ici chacun pour soi. D...-toi.*" Je prends alors le montant du châlit pour me redresser. Je me réveille à l'autre bout du block, dans le "repaire" du chef de block, où Pierrot m'avait traîné par les pieds. J'ai dû décliner identité, profession, arrestation... Je ne sais plus. À nouveau traîné à ma place, j'ai passé ma première nuit de Belsen avec un russe.

Le lendemain matin, appel, dehors, du convoi arrivé la veille. Au milieu de mes camarades, ne pouvant me tenir debout, je me couche par terre malgré leur mise en garde. "*Tu vas te faire tuer !*" Au point où j'en étais, ça m'était égal. Tout s'est bien passé; mais je me suis retrouvé au block III. On s'était trompé ! Me voilà angoissé. Qu'est-ce qui va m'arriver ? Heureusement pour moi j'ai pu interpellé un grand diable de Syrien qui parlait français et je lui ai expliqué mon cas. Très gentiment il s'est occupé de moi; il m'a fait réintégrer le block IV où j'ai logé seul dans un lit. J'étais enfin chez moi. Tels furent mes premiers contacts avec Bergen-Belsen.

Un tel accueil nous faisait aussitôt découvrir les conditions horribles, au moral comme au physique, de la vie quotidienne à Bergen-Belsen. Ceux qui n'y ont passé que quelques heures en gardent un affreux souvenir.

Avant de poursuivre ce récit, je tiens à préciser qu'à mon arrivée à Belsen, mon état était tel que la mémoire demeure impuissante à tout me rappeler. Mais je garantis la vérité des faits que je vais relater. Je les ai vécus, ou j'en ai été le témoin. De ceux là, je me souviens. Au besoin, d'ailleurs, je ne manquerai pas de signaler les flous ou les nuances qui accompagneraient l'un ou l'autre.

De mes premiers jours, je me souviens seulement que j'ai été pansé à Laura le mercredi soir 24 mai, et que je suis resté sans soins jusqu'au lundi suivant 29. Ce matin là, je suis allé, à moins qu'on ne m'ait transporté, je ne sais, au *Revier* pas loin de mon lit. Allongé sur une table, j'ai été déshabillé par plusieurs "infirmiers. Ils ont arraché pansement et pantalon par les jambes et ont tout retiré. Je ne pouvais pas lever mon pied gauche. J'ai enfoncé tout mon talon dans le pus qui

était retenu dans la cuvette formée par le pansement et le pantalon. Mon état a déclenché leur hilarité et leur réflexion : "Ah ! Ah ! Petite mademoiselle ! Petite mademoiselle !". Quels soins ai-je reçus ? Je l'ignore. Sans doute ai-je été nettoyé, enduit de pommade et pansé de papier qui, avant mon retour au lit, avait complètement craqué.

Le *Revier* était composé d'une salle de soins, tables, lavabo d'eau froide et appareils élémentaires de chirurgie. À côté de cette salle, une autre plus petite, où se serraient les phlegmoneux avant de se présenter à la salle de soins. Ils devaient eux-mêmes laver leurs plaies à l'un ou l'autre robinet d'eau froide et sans aucun moyen. Il régnait une odeur insoutenable. J'ai eu la chance de n'y passer que quelques fois, quand j'ai été mieux.

Le *Revier* était dirigé par un professeur de chirurgie de Prague, le docteur Wiesner, dont je parlerai plus loin. Mais dans ce camp, il avait à faire face à l'ensemble de ce que j'appelle "l'état-major déporté", composé de droits communs avec une majorité de bandits. Il disposait, pour les soins, de moyens rudimentaires. Pendant mon séjour, j'ai été nettoyé à l'eau oxygénée trois ou quatre fois. Pour me soulager, il ne pouvait qu'ouvrir au bistouri les poches de pus nouvelles. Il découpait dans un gant de caoutchouc quelques lamelles qu'il lavait à l'eau froide et qu'il installait dans mes plaies comme un drain. Dès les premiers pas, le drain s'échappait. Les pansements en papier ne duraient pas davantage.

Je me souviens d'un Italien condamné à vingt ans de "galère" (les travaux forcés Italiens) pour l'assassinat de quatre fascistes. Il était atteint d'une pleurésie purulente. Le docteur Wiesner, pour lui mettre un drain, n'avait eu d'autres ressources que d'utiliser un couvercle de boîte de sardines retournée sur lui-même lors de l'ouverture de la boîte. Cet Italien se promenait dans le block avec son couvercle de boîte de sardines entre deux côtes. Et il me vantait les charmes de la "galère" comparée à Belsen.

Le block IV

À l'ouverture du camp de concentration de Bergen-Belsen, en fin mars 1944, les déportées avaient occupé deux grands baraquements organisés à quelque chose près, comme partout à l'époque. Au milieu, une partie pour les toilettes et le sanitaires, et de chaque côté une parité occupée par les hommes. Il y avait donc là quatre blocks. Le bloc IV était réservé aux invalides, phlegmoneux et autres atteints de maladies purulentes. Ils étaient dispensés de l'appel. Leur état entretenait une odeur nauséabonde. Les plus valides pouvaient aller à la salle d'eau quelques minutes le matin et aux waters dans la journée. Pour les autres, pas de toilette, ils devaient se soulager dans une tinette au milieu du block, même quand le contenu débordait. Fort heureusement, peu de temps après mon arrivée fut construit, pas loin de mon lit, un WC qui améliora la situation.

La nourriture consistait, le matin, en une ration de "café" généralement froid, et dans la journée deux tiers de litre de soupe de rutabagas, choux, épinards, et une tranche de pain de la dimension de la main. Il devait y avoir aussi, comme ailleurs, un peu de margarine ou de confiture ou de de saucisson, je ne m'en souviens pas.

Le chef de block, Erick, était un allemand de 28 ans, arrêté à 18 ans pour vols, je crois. Il n'a pas été brutal pour moi, je dois le dire. Il était assisté de quelques *stuedienst* (domestiques ou collaborateurs, comme on voudra). Parmi eux se trouvait Pierrot dont j'ai parlé, un voyou de la banlieue parisienne. À la libération, vu sa conduite, il aurait été fusillé.

C'est dans ce block et dans cette ambiance que j'ai passé sept mois, sauf les dernières semaines où j'ai été transféré au block V nouvellement établi.

À part les soins ou pansements qui avaient lieu tous les deux, trois ou quatre jours, ma vie se déroulait de la manière suivante.

Nu comme un ver, j'étais allongé sur une paillasse en fibre. Je baignais dans le pus et mes voisins s'ingéniaient à me mettre sous les fesses le papier qu'ils pouvaient dénicher : emballages, vieux journaux, sacs de ciment... Quand tout était bien imprégné, ils le remplaçaient.

J'avais trouvé, sous la paillasse, à la tête de mon lit, un carré de serpillière grand comme un mouchoir. Un Russe, mon voisin, qui pouvait marcher, le prenait le matin et me le rapportait tout imbibé d'eau au retour des toilettes. Je me débarbouillais et nettoyais mes reins et mes cuisses. À

plusieurs reprises, il m'est arrivé de le sucer pour me rafraîchir quand j'avais trop soif.

Quand j'avais à faire quelque pas dans le block, un filet de pus s'écoulait de mes fesses. On pouvait me suivre à la trace.

Un soir, j'ai réussi à attraper une couverture dans le lit, inoccupé, au dessus du mien et m'en suis entouré le bassin. Le lendemain matin on pouvait la tordre. Un autre jour on m'a changé ma couverture. J'en ai reçu une autre, sale et pleine d'excréments. J'étais dégoûté. Et puis il a bien fallu que je la garde. Je me suis habitué à elle : elle est devenue "ma" couverture.

D'un colis que j'avais reçu, je cachais quelques rares biscottes bien à l'abri près de ma tête. Le lendemain, elles avaient disparu !

À l'arrivée des colis, Pierrot était venu. Il m'avait offert de me faire cuire les haricots et de me garder le beurre qui risquait d'être volé.

Deux ou trois jours après, il m'a apporté quelques haricots à peine cuits qui m'ont donné un commencement de diarrhée. Je l'ai soignée avec succès par un jeûne complet de trois jours. Quant au beurre, Pierrot était désolé : on le lui avait volé ! Ayant appris à connaître l'individu, je ne pouvais, bien entendu, que lui faire crédit.

Quelques temps plus tard, un Français de l'entourage du doyen du camp est venu me dire : *"Tu as reçu un colis. Il y avait des hosties : ça ne peut te servir à rien ; du vin, on l'a bu à ta santé ; du sucre, mais il était avarié, c'est inutile qu'on te le donne !"*. Bonne nouvelle et délicat témoignage d'amitié. L'histoire de ce colis vaut la peine d'être contée. À Laura, dans mon block qui était une ancienne ferme, j'avais repéré un grenier où je pensais pouvoir me camoufler et quelques fois célébrer la messe avec les moyens du bord. Dans une lettre, sous des images bien comprises, j'avais demandé à mon vicaire de m'envoyer des hosties et du vin. Vous connaissez la suite. Mais voici l'épilogue.

Dans un petit réduit au fond de notre block, il y avait un vieux médecin polonais, un peu faible d'esprit, qui passait son temps en prières. Les hosties donnèrent à certains l'idée de lui faire une bonne blague. Un Polonais s'est fabriqué un semblant d'étole. Il est allé en grande pompe, accompagné de quelques camarades avec bougies porter la communion à ce bon vieux médecin, lui expliquant que c'était par un privilège spécial.

Le pauvre a été enchanté et les autres ont bien ri.

J'ai mal reçu celui qui venait me raconter l'histoire. Une fois de plus, j'étais furieux d'une pareille conduite. Et puis, à la réflexion, j'en ai conclu que Notre Seigneur Jésus-Christ n'a pas besoin de sacrements et que, si les autres ont bien ri, leur victime, elle, a eu une grande joie. Finalement, c'est elle qui a été le bénéficiaire de leur mascarade.

Des victimes et leurs familles viennent en pèlerinage prier à Bergen

De cela on ne parle pas. Je tenais à le dire. Et cela explique que je n'ai pu résister à la demande d'Aimé Blanc, lui, qui tous les ans, conduit dans ce haut lieu qu'il connaît mieux que quiconque, un groupe de pèlerins français.

Tout déporté a vécu des heures pénibles au moral et au physique. Les traces de la déportation sont profondes chez tous les survivants.

Je n'ai donc pas écrit pour me vanter, j'aurais mauvaise grâce étant donné la chance inouïe que j'ai eue. Mais je l'ai fait parce que, dans son identité même et dans son expression, le camp de Bergen-Belsen est le plus authentique produit de l'esprit du mal.

J'ai connu le camp de Buchenwald, le Kommando de Laura, le camp de Dachau : aucun n'approche en horreur le camp de Bergen-Belsen.

Je dois d'ailleurs ajouter que, après mon départ, dès le mois de décembre 1944, à l'arrivée de Kramer, les conditions de vie se sont aggravées jusqu'à atteindre l'insoutenable quand, à la mi-avril 1945, les Anglais ont libéré le camp. Tous les documents officiels en font foi.